

laissa à la presque totalité de fort agréables souvenirs, ceux qui furent témoins du renversement de l'ancien régime et de la prise du pouvoir par Lénine, ont assisté par contre à des scènes épouvantables, sans comparaison avec la perte totale d'économies honnêtement amassées ; quelques-uns, fidèles à la tradition helvétique, se sont dévoués, sacrifiés pour des patrons qu'ils aimaient.

Une page a tourné : les relations du Valais avec la Russie moderne reprendront-elles jamais ? Nous en doutons fort.

J.-B. BERTRAND

P. S. — Je remplis un impérieux devoir en exprimant mes très sincères remerciements aux personnes qui ont eu l'amabilité de répondre à mes demandes de renseignements : en premier lieu à M. Emilien Pot, président de Vouvry, au Rd Chanoine Georges Cornut, à M. Zénon Schoch, à Winterthour, à Mme Edith Borgeat, à Vouvry, à Mlles Théo-sine Pignat, à Genève, Octavie Parchet, à Territet, Marie Carraux, à Monthey, à MM. Dr Louis Parchet et Waldemar Mottier, à Lausanne.

\* \* \*

## Souvenirs et impressions de Russie

*Nous sommes heureux de publier ici ces intéressantes pages de Madame Borgeat-Levet. Elles intéresseront doublement nos lecteurs, puisqu'ils y trouveront une vision de la Russie de 1900, et une vision due à une Valaisanne.*

Le récit que je vais vous faire des souvenirs que j'ai gardés de mes années passées dans l'Empire des tsars est authentique : je l'ai vécu moi-même. Je souhaite qu'il vous intéresse.

C'est le 17 février 1900 que je quittai la maison paternelle pour la première fois. J'avais le cœur bien gros lorsque j'entendis la porte de « chez nous » se fermer derrière moi ! Pour longtemps peut-être ! Mais j'avais vingt ans et un courage qui intérieurement me répétait : « C'est ce que tu as désiré ; va de l'avant et ne crains rien. »

Par une belle journée d'hiver, la voiture postale m'emmena hors du village. Arrivée à la Porte du Scex, avant de traverser le pont du Rhône, je fis mes derniers adieux à ce qui restait visible de Vouvry.

Sur le quai de la gare de Villeneuve, avant de monter dans le train pour Lausanne, je jetai un dernier regard sur les Dents du Midi et les

montagnes de chez nous. Le Gramont semblait me dire : « Ne nous regrette pas ; tu en verras d'aussi belles, mais sous d'autres cieux. »

Arrivée à Lausanne, je pris mon billet pour Vienne et enregistrai mes bagages. Je commençais à mettre mon petit savoir à l'épreuve. J'allais traverser notre Suisse si belle.

A Zurich, le contrôleur me fit faire la connaissance d'un jeune instituteur de Neuchâtel qui partait également pour la Russie. Il se rendait à Kharkow comme précepteur dans une grande famille. Son père l'accompagnait jusqu'à la frontière : l'un et l'autre m'inspirèrent confiance et je ne fus pas déçue.

Nous arrivâmes à Vienne le 18 février. Mon compagnon de voyage connaissant nos trois langues nationales eut tôt fait de prendre livraison de nos bagages, et, après un déjeuner réconfortant, nous montâmes dans un fiacre qui nous transporta à la gare frontière, d'où nous devions continuer notre route dans la direction de la Hongrie.

Le train filait à toute allure, laissant derrière nous villes et bourgades. Les Carpathes qui se dressaient fièrement sur nos têtes semblaient nous narguer, se croyant plus belles et plus hautes que nos montagnes de Suisse ; par courtoisie nous leur avons laissé cette suprême satisfaction.

Il y avait quatre jours que nous voyagions. Le soir de ce quatrième jour, à minuit, mon compagnon dut changer de train pour se rendre à Kharkow. La séparation fut pénible : nous nous sentions unis dans tout ce qui pourrait nous arriver. Nos adresses furent échangées, mais ni l'un ni l'autre ne recevions de réponses aux lettres que nous échangeions. Pourquoi, je l'ignore. Tout fut rompu entre nous. Seul mon père reçut en 1902 ou 1903 une lettre de Neuchâtel dans laquelle le jeune homme demandait de mes nouvelles et annonçait sa rentrée en Suisse. J'ai toujours regretté que mon père n'ait pas conservé cette lettre jusqu'à mon retour ; elle devait être fort émouvante puisque mes parents n'ont pas osé me la transmettre. Je sus seulement que mon compagnon de route était encore en vie.

Le 21 février, à 8 heures du matin, je parvins au terme de mon voyage, après avoir laissé derrière moi des villes, des villages et des plaines luxuriantes, aujourd'hui ravagées par la guerre. J'étais en Ukraine.

En possession de mes bagages à main, je descendis du train. Sur le quai, je furetai de tous côtés pensant y voir une personne de bonne condition ou un cocher de marque puisque je me rendais dans une famille noble. Mais je ne vis rien. Seuls des moujiks avec leur troïka attendaient l'arrivée du train. J'entrai dans le hall de la station : encore personne. J'attendis quelques instants sans trop m'émouvoir. Enfin, une dame vint vers moi, et, dans un français impeccable, me demanda si j'étais Mlle Levet, venant de la Suisse, engagée par la famille Podhorski. Je répondis : « Est-ce à Madame Podhorska que je dois l'honneur d'être si gentiment accueillie ? — Oh ! non, me répondit mon interlocutrice, vous êtes bien loin de votre maîtresse ; peut-être ne la verrez-vous que dans trois semaines ou un mois, lorsque les routes seront praticables et que l'on pourra vous conduire jusqu'au lieu de sa résidence. Pour l'instant, c'est

moi, la femme du chef de gare, qui suis chargée de vous recevoir et de vous souhaiter la bienvenue. Vous allez me remettre votre bulletin de bagage, et mon mari fera le nécessaire.» Je n'avais plus rien à craindre, j'étais en sûreté et hors de soucis.

Madame m'invita à monter chez elle. Aussitôt, je me sentis comme chez moi ; l'accueil était charmant et spontané. Je fis honneur à un petit déjeuner copieux et je fus mise au courant de ce qui allait advenir de moi.

Je devais rester chez cette dame jusqu'au lendemain. Entre temps son mari enverrait un messenger avec sa monture au domaine de Lalachowa, propriété de la mère de ma maîtresse, gérée par un gentilhomme et sa famille du nom de Milewski. La distance à parcourir était de quarante verstes (mesure itinéraire en Russie valant 1.067 mètres).

Le lendemain arriva une voiture attelée de quatre chevaux. La famille Milewski avait eu la délicatesse d'envoyer en outre à ma rencontre l'institutrice de leurs fillettes parlant parfaitement le français afin que je ne sois pas trop surprise par les péripéties du voyage. Je dois dire en effet que la route à suivre n'était que fondrières. Heureusement que les Valaisans ne craignent pas trop les obstacles et que des chemins où l'eau et la boue arrivent jusqu'aux essieux ne leur font pas peur. Mais je connais tout de même de mes compatriotes qui n'auraient pas trouvé à leur goût une pareille « traversée ».

Enfin j'arrivai à bon port et l'on m'accueillit avec grande cordialité. Trois semaines durant, je jouis de l'affection et des soins dont j'étais entourée. Je me laissais vivre. Puis vint le jour que j'attendais avec anxiété et qui devait mettre un terme à mon voyage : c'était au milieu de mars. A nouveau je prenais place, seule cette fois, dans une voiture attelée de quatre chevaux. Une autre suivait avec les bagages.

Plus nous avançons, plus les routes devenaient impraticables. Lorsque nous arrivâmes dans une petite ville dont j'ai oublié le nom, et où nous devons traverser la Dvina sur un ponton avec l'équipage non dételé, je dus payer la traversée à des Juifs chargés de cette besogne. Je sus par mon maître qu'on m'avait fait verser pas mal de roubles en plus du tarif habituel. Je ne connaissais pas encore la valeur de la monnaie russe et l'on pouvait me voler à plaisir.

Après quatorze heures de voyage à travers des plaines immenses où l'on rencontrait parfois des villages qui ne respiraient pas l'aisance, j'arrivai à Schlakova, lieu de résidence de mon seigneur et maître, M. Joseph Podhorski, un Polonais de vieille souche. Au claquement du fouet, signe spécial que donnent les cochers lorsqu'ils arrivent dans la cour d'une demeure, je vis des lumières briller partout, — c'était 9 heures du soir —, des portes s'ouvrir et plusieurs personnes en sortir pour me recevoir.

La voiture s'arrêta, puis un valet m'aida à descendre, et c'est dans les bras de ma maîtresse que je sentis les premières effusions du bonheur que j'allais éprouver auprès d'elle.

Elle s'informa de mon état de santé et me souhaita une cordiale bienvenue, puis m'annonça que le repas du soir avait été retardé, afin que je puisse le prendre avec la famille. Il faut que je vous dise que mes

maîtres avaient été prévenus de mon arrivée, la famille Milewski ayant, la veille, envoyé un messenger pour les tranquilliser sur mon sort.

On me fit entrer, et j'entends encore les rires de chacun, car j'étais couverte de boue des pieds à la tête à un tel point que le fils, un superbe bambin de quatre ans, qui allait être mon élève, s'enfuit dans un coin de la pièce : je lui avais fait peur. Lorsque j'apparus plus tard, à la salle à manger, ma toilette faite, il m'examina attentivement et confia à sa mère qu'il allait m'aimer beaucoup, parce que je n'étais pas une kiki-mora — personne laide — ; ce premier contact m'amusa.

Le repas fut très animé. Chacun me posa des questions. J'étais l'héroïne du jour. On admirait mon courage. Un invité me lança ces paroles que je n'ai jamais oubliées : « Les Suisses sont ainsi, rien ne leur fait peur ! » Par les temps que nous traversons, je pense souvent et avec fierté à ces paroles. Oui, nous devons être courageux pour mériter cet éloge.

Avant d'aller plus loin, il faut que l'on sache que l'un des chevaux qui m'avait amenée à bon port, avait péri le lendemain d'un surcroît de fatigue et de froid, et la seconde voiture, que nous avions abandonnée en route, nous arriva deux jours après. Les chevaux tombaient dans les brancards et le cocher dut les laisser au repos un jour entier afin qu'ils pussent continuer leur service.

J'avais signé un engagement de quatre ans : voyage payé, traitement de vingt roubles par mois, car je n'avais à vrai dire qu'un seul enfant sous ma responsabilité ; la jeune fille ayant son institutrice, on ne me demandait que de lui tenir compagnie aux heures de récréation et de faire avec elle des promenades pendant lesquelles nous ne parlions que le français. Elle avait onze ans et s'appelait Hélène ; son frère, âgé de quatre ans, se nommait Boleslas. Deux enfants qui m'ont aimée à la grande satisfaction de mes maîtres, comme si j'avais été leur grande sœur. De cette union intime je ressentis les plus heureux effets : j'étais moi-même considérée comme la troisième enfant de la famille, gâtée et respectée. On mettait tout en œuvre pour me satisfaire.

Le premier hiver se termina dans une douce béatitude. J'en avais joui pleinement ne craignant pas le froid malgré les 35 ou 40 degrés au-dessous de zéro. Fêtes et réceptions émerveillaient mes yeux ; je n'avais jamais assisté à de semblables réjouissances. Les parties de traîneau me faisaient penser à nos petites parties de luge dans les rues de mon village. Nous étions heureux ainsi avec peu de chose.

Le printemps s'annonça doucement. Son beau soleil fondit les vastes étendues de neige, et le mois de mai nous apporta la grande chaleur qui devait faire croître les blés fameux qui sont la richesse de ce pays. Je voudrais pouvoir étaler devant vos yeux ces plaines immenses, les steppes, comme on les appelle, où l'on peut voyager une journée entière et ne voir que des champs de blé, de petits villages et des moulins à vent curieux.

En juillet les moissons commencent. Jamais je n'aurais cru qu'elles réclamaient un tel labeur. Le domaine de mon maître était si grand que nous mettions trois heures en voiture à le parcourir. Pour travailler une

pareille étendue de terrain il y avait une centaine d'employés engagés à l'année, 200 chevaux et 20 paires de bœufs : il faut avoir vécu toutes ces choses pour y croire. Les ouvriers mariés habitaient avec leur famille dans les chaumières faisant partie du domaine. C'était le maître qui leur devait le logement. Ils étaient également chauffés et recevaient de la paille à cet effet ; la farine pour faire le pain leur était aussi donnée ainsi que d'autres céréales pour être utilisées dans la préparation de certains aliments. Quelques-uns élevaient un porc, mais tous avaient une vache. Le lait qu'elle donnait était écrémé pour faire un peu de beurre et le surplus était converti en fromage blanc ; le café était inconnu parce que trop cher.

A part les chevaux destinés aux travaux des champs, il y avait ceux qu'utilisaient mes maîtres : de superbes alezans, bais, moreaux et pommelés. Chacun d'eux était désigné pour une voiture, sur les portières de laquelle étaient peintes les armes de la famille.

Il y avait également les chevaux destinés à l'armée, des purs sang anglais qui avaient une écurie modèle où le nom de chaque cheval était pyrogravé sur une planche fixée au-dessus de chaque crèche. Plus d'une fois, j'ai eu l'honneur de serrer la main à des généraux russes venus pour contrôler l'état des bêtes et des lieux dans lesquels ils vivaient. Beaucoup d'êtres humains n'étaient pas logés comme eux.

Puisque nous en sommes à parler d'animaux, je veux vous dire également qu'il y avait 50 vaches dont le lait, le beurre et le fromage suffisaient à peine pour les besoins de cette grande maison qui avait parfois à sa table jusqu'à 200 personnes ; aussi l'avais-je baptisée le « Grand St-Bernard ». Ce chiffre de 50 vaches peut vous paraître exagéré pour les besoins d'un ménage, mais il faut considérer que leur rendement n'atteignait pas le 50 % du nôtre, car elles étaient nourries en partie avec de la paille coupée mélangée de son, qu'on ne leur donnait presque jamais de foin et qu'elles ne trouvaient à pâturer que de l'herbe sans saveur et de mauvaise qualité.

A cette époque déjà on utilisait des machines agricoles de marque américaine, telles que faucheuses et batteuses, semblables à celles que nous utilisons de nos jours. Le blé se battait en plein champ et le grain était transporté dans un immense bâtiment ou grenier. La paille restait sur place ; on en faisait des tas d'une hauteur approximative de 15 mètres au moyen d'un élévateur fixé à la batteuse.

Le temps de la moisson durait environ deux mois. Trois cents ouvriers des deux sexes y étaient engagés. C'était intéressant de voir partir cet essaim de moissonneurs, pieds nus, sans crainte de se blesser. Les repas leur étaient portés au moyen de chars sur lesquels se trouvaient des tonneaux contenant de la soupe et du gruau d'orge ou de sarrasin appelé aussi blé noir, apprêté comme du riz. Il y avait en outre du pain et souvent du lard cru salé. Ils se servaient d'écuelles et de cuillères en bois qu'ils apportaient eux-mêmes. Ils utilisaient également de petites auges creusées dans un morceau de bois. Je les ai observés plus d'une fois et je puis dire que ce modeste repas qui avait nécessité si peu de préparation

les rendait heureux, car la quantité dépassait ce qu'ils étaient en droit d'avoir. Chez le paysan russe à cette époque le menu ne variait pas.

Je me souviens qu'en 1903 la récolte était si abondante que les trois cents moissonneurs déjà engagés ne suffirent pas et mon maître eut recours à l'armée qui lui envoya cent soldats en caserne à Elisabethgrade (Gouvernement de Kerson). Ils arrivèrent sous les ordres de deux officiers qui parlaient très bien le français, étant sans doute de bonne famille. Ils amenèrent avec eux une cuisine roulante et deux tentes pour les officiers. Les soldats couchaient à l'air du temps sur la paille. Le samedi soir, ils se présentaient sur deux rangs pour toucher leur salaire. Pendant que mon maître réglait les comptes avec les officiers, les soldats attendaient devant le perron et recevaient un verre de wodka, puis en chœur entonnaient un chant militaire ou une complainte amoureuse dont les échos se perdaient dans le silence de cette fin de journée si bien remplie.

Je veux aussi vous parler du service postal tel qu'il existait dans cette région. Le bureau de poste qui nous desservait se trouvait à Dobrowieliszkowka, à une distance de 40 verstes du domaine. Une fois par semaine, on envoyait à cheval un homme qui partait avant le jour (ceci en été) pour rentrer à la tombée de la nuit. L'hiver, il mettait deux jours pour accomplir le même trajet et souvent c'étaient deux hommes qui partaient par mesure de sécurité.

Le retour du facteur était pour nous tous une fête, pour moi surtout car il était rare qu'il ne m'apportât pas une missive du pays natal. Les correspondances mettaient cinq jours pour arriver à destination. C'était avec recueillement que je lisais les nouvelles de ma famille ou des amies qui pensaient à moi. En Suisse, lorsque le facteur a quelques minutes de retard dans sa tournée, nous lui en faisons très souvent un grief, mais dans ce pays perdu nous nous contentions de le voir une fois par semaine !

En 1903, tous les propriétaires des domaines des alentours se groupèrent et firent des démarches auprès de l'Administration des Postes de l'Arrondissement pour avoir l'autorisation d'ouvrir un bureau postal à leur frais, y compris le traitement du buraliste et son entretien. Cette demande fut agréée : un bureau coquet ouvrit ses portes ; il n'était qu'à une heure de distance en voiture. A partir de ce moment nous allions chercher le courrier deux fois par semaine. Un grand progrès avait été réalisé et de ce fait nous nous sentions moins isolés, mais il n'était pas encore question de téléphone et de télégraphe : il fallait attendre des jours meilleurs.

Puisque j'en suis à parler de distance j'ajouterai que nous mettions sept heures en voiture par de bonnes routes pour atteindre les trois stations de chemin de fer les plus proches, Calnoje, Ouman et Nowo-Ukraïnký, et pour nous rendre à l'église catholique de Zlotopoli.

Un autre fait doit figurer dans mon récit, car il est d'une importance capitale : il n'y avait pas d'école à dix verstes à la ronde. Le 90 % des paysans étaient des illettrés, et la jeune génération grandissait dans la même ignorance. Mon maître, un homme de cœur aux idées larges,

caressait le désir de voir les enfants de ses serviteurs apprendre à lire et à écrire.

C'était aussi en 1903 qu'il fit des démarches auprès du Gouvernement afin d'obtenir l'autorisation d'ouvrir une école. Il s'offrait à construire le bâtiment et à payer tous les frais d'aménagement et d'entretien de l'instituteur. Une année après, lorsque je revins en Suisse, son suprême désir n'avait pas encore été exaucé, malgré mille démarches, et je sus plus tard qu'un refus catégorique avait accueilli sa requête. Qu'en pensez-vous, lecteurs de ces lignes ?

Il existe dans chaque pays des traditions que l'on respecte. Il en est une à laquelle les Russes sont fidèles chaque année, le 6 janvier : c'est la bénédiction de l'eau.

Mes maîtres voulurent me procurer la joie d'y assister en me faisant conduire dans une petite localité peu éloignée où devait se dérouler la cérémonie. J'arrivai au bord d'un étang gelé : la glace avait quarante à cinquante centimètres d'épaisseur. Une croix de glace avait été coupée, dont les morceaux coloriés de rouge, de jaune et de bleu formaient un autel ; une autre croix, de glace également, mais non peinte, était dressée sur la première : le coup d'œil était féérique. Puis un pope vêtu d'habits sacerdotaux tout rutilants de paillettes d'or et d'argent, ornés de broderies aux couleurs multicolores, officiait et chantait accompagné de l'assistance. Les prières terminées, il s'agenouilla sur la glace où la croix avait été coupée et il bénit l'eau, enfin les personnes présentes en remplirent des bouteilles. Cette cérémonie pleine de grandeur, au milieu d'un magnifique décor hivernal, me laissa une douce impression.

Je veux également vous parler de la construction d'une chaumière russe ou isba, et de son aménagement intérieur. Des troncs d'arbre non équarris sont fixés en terre aux quatre coins pour déterminer l'emplacement qu'elle occupera ; d'autres pièces de bois marquent la porte et les fenêtres. Ces grosses pièces sont réunies par de plus petites ; le tout est entrelacé de branchages et de roseaux qui sont ensuite recouverts d'un mélange bien brassé de terre grasse et de crottin de cheval ; cela remplace le mortier. Cette mixture m'a paru de toute solidité ; toutes les chaumières sont construites de cette façon.

L'intérieur est des plus sobre, dépourvu de tout ce que peut renfermer le logis le plus modeste de chez nous. Pas un lit dans l'unique pièce qui est appelée à abriter une grande famille. Les parents se couchent sur des planches placées sur des tréteaux ; des fourrures servent à les couvrir durant les grands froids. Je me suis laissé dire que la jeune mariée qui entrait dans son ménage avec plusieurs oreillers était considérée comme étant de bonne famille. Je n'ai jamais vu de draps de lit et de couvertures. Les enfants n'ont pas de lit non plus ; ils se couchent comme leurs parents, ou sur le four où l'on cuit le pain, le mur n'allant pas jusqu'au plafond. Ce four joue aussi le rôle de potager inconnu dans ces milieux dénués de tout confort. Les aliments se cuisent dans des récipients en grès placés à l'entrée du four, et c'est avec de la paille qu'on chauffe le four car le bois est rare dans cette région. Seuls les propriétaires de grands domaines possèdent des forêts. Les ustensiles sont en bois ainsi

que les écuelles et les cuillères ; en terre il n'y a que des tasses pour boire le thé, dont les indigènes sont friands. La seule chose qui ait quelque valeur dans cet intérieur misérable, c'est le samovar, sorte de bouilloire à cheminée intérieure centrale sur laquelle on fait bouillir l'eau pour préparer le thé. Une icône placée dans un coin de la pièce en est l'unique ornement.

La nourriture est extrêmement frugale : pain, lard, fromage blanc, lait écrémé, soupe, gruau d'orge ou de sarrasin ; des concombres salés et du hareng fumé quand on peut s'en offrir. Les gens sont mal vêtus ; des chemises brodées au point de croix sont leur seul orgueil, celles des femmes surtout ; les plus belles sont réservées pour le dimanche. Ces chemises ont cette particularité d'être plus longues que la jupe afin de laisser voir une bande brodée qui orne la partie inférieure. Les femmes ne portent pas de sous-vêtements, pas plus en hiver qu'en été ; elles ne connaissent pas les bas, car elles marchent toujours pieds nus comme les hommes et les enfants. L'hiver seulement on chausse des bottes. Les femmes manifestent une certaine coquetterie les dimanches et fêtes : elles se parent alors la tête avec goût : dans leurs cheveux flottent des rubans de différentes couleurs, et les fileurs y trouvent aussi une large place. En d'autres temps, elles portent des fichus de couleurs. Les chapeaux sont inconnus, même pour travailler aux champs par 30 et 40 degrés de chaleur. Les enfants sont élevés à la dure, mais ils ne souffrent pas de la faim : aucun jouet. Pour eux, l'enfance s'écoule morne et sans joie ; c'est du reste le sort qu'ils auront à subir durant toute leur vie, c'est celui du paysan russe. A-t-il changé ? Je le souhaiterais du plus profond de mon cœur. Nous, Suisses, nous ne connaissons pas l'esclavage, nous sommes des rois !

Il n'en va pas de même pour la classe aisée, pour les seigneurs comme mon maître, où l'opulence règne. Le faste s'y étale en réceptions grandioses et en divertissements que l'instruction s'ingénie à improviser.

La musique occupe une grande place dans leur vie. Ne sont-ils pas les compatriotes du célèbre compositeur Frédéric Chopin vénéré de tous les Polonais qui aiment et cultivent la musique. La chère est bonne, abondante et variée. J'ai assisté à des repas pantagruéliques, arrosés de vins capiteux, tels notre bon Johannisberg valaisan, le Dézaley vaudois, le Pétillant neuchâtelois, les vins français de Bourgogne et le Champagne de Moët et Chandon, sans compter les vins de Crimée. Mais n'allez pas croire que ces vins fameux figuraient sur la table chaque jour, non ; en dehors des grandes réceptions, on buvait de l'eau et du cidre. Les toilettes des dames, en partie importées de l'étranger ou confectionnées par des couturiers venus de Paris à chaque saison et installés dans les grandes villes, étaient de pures merveilles. Charmant contraste avec la tenue impeccable des messieurs en redingote, ou en uniforme s'ils étaient en permanence attachés à l'armée. Il s'agissait toujours d'officiers de grades supérieurs.

Puisque nous en sommes au chapitre des réjouissances, il faut s'arrêter un instant à la coutume en usage dans ce pays le jour de Pâques. On fête le Christ ressuscité non seulement par des prières et

des chants, mais la gastronomie n'est pas négligée. Représentez-vous une table longue de quatre à cinq mètres, placée dans une grande salle, entourée de plantes vertes et d'orangers en fleurs. Elle était recouverte d'une nappe brodée aux armes de la maîtresse de maison. On y déposait tout ce que nous étions appelés à manger et à boire dans le courant de l'année. Il y avait un porcelet entier rôti, un agnelet, un veau détaillé en quatre morceaux, et les hôtes de la basse-cour au complet : dindons, oies, canards, poulets, pintades et pigeons également rôtis et présentés entiers sur des plats en argent armoriés. Certaines pièces étaient fleuries. Puis venaient les vins dont j'ai parlé plus haut, et les liqueurs faites à la maison avec des cerises, des framboises et des groseilles. Les confitures, pures merveilles de fabrication, avaient aussi une place d'honneur. Les gâteaux et les pains levés figuraient en grand nombre. L'un d'eux s'appelait baba. Dans sa composition entrait une quantité d'œufs, de la farine, de la levure et des raisins de Corinthe. Ce mélange demandait un minutieux et long travail ; ensuite on le versait dans un moule de vingt à vingt-cinq centimètres de diamètre et haut de quarante à cinquante centimètres ; puis on le faisait cuire dans un four à pain. Si la cuisson réussissait normalement, le pain pouvait atteindre le double de la hauteur du moule. C'était curieux à voir et très bon à manger. On faisait encore d'autres pâtisseries, en nombre incalculable, très variées dans leurs formes et leur préparation : tourtes, fruits confits, œufs peints, — il en fallait mille pour ce festin qui devait durer quelques jours —. Disposés avec goût, — les fleurs ne manquaient pas, — tous ces trésors culinaires me laissaient rêveuse et je me demandais si durant toute leur vie ces braves gens pouvaient continuer à suivre de pareilles traditions.

Le jour de Pâques aucun mets chaud ne nous était servi ; les cuisiniers venaient découper toutes ces pièces qui nous étaient servies froides avec de la salade et de la mayonnaise. Les maîtres queux avaient abandonné leurs fourneaux ; une fois par année, ce n'était pas de trop.

Il est intéressant aussi de savoir quels étaient les appointements des personnes chargées de l'instruction des enfants. Dans la famille où je me trouvais, l'institutrice avait 80 roubles par mois, la musicienne en avait 60 pour deux heures de leçon par jour et moi-même en recevais 20, toujours en or. Le rouble valait à cette époque 2 fr. 50 et même 2 fr. 70 changé dans nos banques suisses. Un premier valet touchait 100 roubles par année, la femme de charge également ; les femmes de chambre, qui étaient des jeunes filles de 15 ans qu'on formait à la maison, touchaient 7 roubles pour l'année également, mais elles étaient habillées ! sans trop de frais, puisqu'elles ne portaient ni chaussures, ni bas, ni sous-vêtements : elles avaient sur leur chemise un paletot et une jupe. Les autres serviteurs recevaient assurément des gages proportionnés à leur emploi.

Pour ce qui concerne le chauffage des appartements, des poêles faits en maçonnerie servaient pour deux pièces et s'allumaient dans les corridors au moyen de paille que les femmes employées à ce travail apportaient dans de grands sacs. Les cheminées étaient en bois. Les poêles devaient être chauds pour l'heure du lever des maîtres.

Passons à plus intime : le mariage d'un couple de paysans. Le matin,

ils se rendaient à l'église orthodoxe dans une localité voisine assez importante pour mériter d'avoir un lieu de prière. Ils s'y rendaient en chars fleuris et enguirlandés si c'était dans la bonne saison, en traîneaux en hiver. J'ai assisté une fois à une de ces cérémonies. C'était en été. Au retour de l'église, il y eut un repas plus varié que celui de chaque jour, après quoi la partie récréative commença par la danse. Le bal se donnait devant la chaumière au son d'une clarinette, d'une flûte et d'un tam-tam bizarre. A part la valse dont le pas était bien marqué, les autres danses n'étaient que trépidations, mouvements langoureux qui s'harmonisaient bien avec la musique. La noce de ces paysans, qui étaient des serviteurs de mes maîtres, me valut d'être désignée pour accompagner les enfants chargés de porter les dons de leurs parents en cette circonstance, à savoir une somme d'argent enfermée dans une enveloppe de la part du maître, et un superbe service à thé avec cuillères en argent et une magnifique nappe de la part de Madame. Jamais de leur vie, ces gens n'avaient vu de pareilles choses ; pour eux, c'était un cadeau princier. Lorsqu'on nous vit arriver, la danse cessa et l'on vint à notre rencontre. Chacun nous baisa la main, et l'on nous fit asseoir pour nous offrir des gâteaux. Nous restâmes un instant et assistâmes aux danses. Lorsque nous voulûmes partir, tous ces gens nous accompagnèrent au son de la musique en signe de remerciement. Devant le perron, la danse recommença, entremêlée de chants amoureux dont plusieurs en petit-russien, patois très original qui m'amusa beaucoup. Cette journée passée si joyeusement et arrosée de kwas (boisson enivrante), se prolongea tard dans la soirée, toujours au son de la musique et des chants que nous entendions jusqu'à la maison des maîtres. Le lendemain, il n'était pas question de voyage de noce : le travail et les soucis attendaient les nouveaux mariés. Mais ils étaient contents de peu et les restrictions ne leur faisaient pas peur.

Voici maintenant un récit qui montrera comment les Polonais vivant en Russie au commencement de notre siècle étaient surveillés, épiés secrètement dans leurs faits et gestes et dans leurs conversations. Malheur à celui qui se serait permis un mot contre le gouvernement et ses lois. On espionnait ceux qui avaient dans leur demeure des souvenirs rappelant leur pays morcelé, dont une partie tomba aux mains des Russes pour la troisième fois en 1795.

Mon maître avait deux tableaux relatifs à cet épisode douloureux, ainsi qu'un aigle de Pologne en bronze reposant sur un socle. Ces souvenirs se trouvaient dans la salle de jeux. Un jour arriva en visite, sans s'annoncer comme c'est d'usage dans le pays, le général de gendarmerie de Varsovie, un Russe accompagné de son père, ami de la famille et voisin du domaine. Le général venait pour la première fois. A sa vue, mon maître ne fut pas tranquille malgré la présence du père, et lorsqu'il eut introduit ses hôtes dans le salon, il me pria d'aller cacher les souvenirs dont j'ai parlé et de les mettre en lieu sûr pendant que ces Messieurs seraient sous son toit. Il craignait le général. La prudence lui dictait cette conduite. Heureusement que tout se passa tranquillement. Toutefois, mon maître m'assura que le père du général, un habitué de la maison, lui avait jeté un regard plein de commisération lorsqu'il remarqua les places vides sur les murs de la salle de jeux.

Au sujet de l'attitude des grands de la terre à l'égard de ceux qu'ils croient inférieurs par le rang et la fortune, j'ai fait d'intéressantes constatations. Avant de m'engager, mes maîtres avaient demandé des renseignements sur ma famille, qui ont dû les rassurer puisque je partis aussitôt. On outre, avant mon départ, j'avais été prévenue par une camarade également en Russie, aujourd'hui décédée, qu'il se pourrait que ma maîtresse me demandât à être présente lorsque je déballerais ma malle : son contenu devait être un bon ou mauvais certificat pour la jeune fille qui entrait à son service. Ainsi fut fait comme on me l'avait prédit, et lorsque Madame vit par le détail ce que je possédais comme linge et vêtements, elle me dit : « Je vous remercie, Mademoiselle, je vois que c'est une bonne maman qui a envoyé sa fille en Russie. » Elle était donc satisfaite sur ce point-là ! Mais pourquoi me demanda-t-elle un jour, combien nous occupions de domestiques dans ma famille ? « Aucun, Madame » lui répondis-je, ce qui provoqua un regard où je lisais du dédain ; elle ne pouvait croire pareille chose. A mon tour, je levai crânement les yeux sur elle et lui dis que les femmes de chez nous savaient mettre la main à tout : entretenir une maison et le linge, exécuter de jolis travaux, s'occuper de la campagne et soigner le bétail. J'ajoutai que j'espérais bien que ce que je venais de lui dire ne me rapetisserait pas à ses yeux. Je la laissai libre de faire de moi ce qu'elle voulait. Son regard se fit plus doux et, me mettant une main sur l'épaule, elle me dit que je lui avais donné une bonne leçon, qu'en effet les femmes de son rang ne savaient rien faire, tout au plus allumer un samovar pour faire bouillir de l'eau. Je sortais victorieuse de la bataille, il ne m'en fallait pas davantage. L'estime que ma patronne avait pour moi depuis le jour où j'entrai à son service ne fit que croître et, à partir de ce moment, elle ne fit que de me demander des conseils et de m'occuper à de petits travaux, en dehors des leçons que je donnais aux enfants.

Une question qui amusera les lecteurs de ces lignes, c'est la suivante qu'elle me posa un jour : « Comment, en Suisse, utilisez-vous la viande de porc ? En faites-vous des spécialités ? » Je lui dis que chez nous on en faisait de la saucisse à rôtir, des atriaux, de la saucisse aux choux, des saucissons, etc. Elle me demanda alors si je savais faire cela. Sur ma réponse affirmative, elle voulut que je prépare toutes ces choses qui se renouvelèrent depuis, chaque semaine, quand on tuait un porc. Ensemble, nous nous intéressâmes à ce travail avec l'aide du chef cuisinier, et plus tard, sur mes indications, on construisit une cheminée destinée à fumer la viande. Un régal pour toute la famille et ses invités qui voulaient, eux aussi, avoir une cheminée. J'avais implanté nos cheminées à fumer la viande au cœur de la Russie.

Un jour, mon maître me demanda si je savais travailler à la vigne, car celle qui était au jardin, un plan de Crimée, était mal entretenue, le chef jardinier n'y connaissant rien. J'écrivis à mon père afin de le prier de me donner des indications précises sur la taille. Je reçus les renseignements désirés aussitôt. Mon père avait dessiné un cep sur lequel il montrait où je devais couper et il raffraichissait ma mémoire au sujet de l'ébourgeonnage. Pour le reste, je savais que je ne me tromperais

pas. Aux jardiniers était confié le fossoyage. Madame avait un plaisir immense à travailler avec moi et souvent c'était elle qui la première me demandait s'il n'y avait rien à faire à la vigne. Le raisin avait beaucoup de peine à mûrir, car le froid arrivait trop vite et jamais nous ne pouvions manger une grappe entière. Cependant mon maître était fier de sa vigne.

Dans le jardin, on cultivait les mêmes légumes que chez nous avec, en plus, des melons, aubergines, raiforts, fenouils, pavots dont on utilisait la graine pour préparer des gâteaux. Les fruits : fraises, framboises, groseilles de toutes espèces occupaient une grande place. Les arbres fruitiers également, surtout les merisiers dont les fruits étaient transformés en liqueurs. Il y avait aussi de magnifiques serres. Tout l'hiver nous avions des fleurs et des petits légumes, tels que salades et radis ; à l'orangerie, les orangers en fleurs semblaient nous rapprocher du printemps.

En écrivant ces lignes, je sens une angoisse terrible m'étreindre à la pensée que depuis la guerre de 1914, je n'ai plus eu de nouvelles de cette famille tant aimée. Toutes les démarches faites pour la retrouver sont restées vaines. La première guerre mondiale terminée, je n'en sus pas davantage. Que sont devenus ces êtres chers ? Mystère !

Quand j'eus passé quatre ans en Russie, mes maîtres m'offrirent deux mois de vacances, et me payèrent le voyage pour rentrer en Suisse, à condition que je leur promette de revenir. Mon retour eut plus de charme que l'aller, car il faisait encore bon. Je fus heureuse de revoir ma famille et mon village. Hélas ! mes parents ne voulurent pas me laisser repartir. J'eus beau leur dire que j'avais donné ma parole : rien n'y fit. Mon père renvoya l'argent du retour avec une lettre où l'on sentait qu'il était inutile d'insister. Les supplications de ceux que j'avais abandonnés en Russie et qui disaient qu'ils ne pouvaient supporter cette brusque séparation, — les enfants me réclamaient sans cesse, — demeurèrent inutiles. Je dus m'incliner : sans le vouloir j'avais fait mes adieux à la Russie.

C'est ainsi que se termine le récit des jours heureux que j'ai passés dans ce grand Empire aujourd'hui ravagé par la guerre, et dont les Suisses étaient si aimés et appréciés. Je forme les vœux les plus sincères pour que ce beau pays revive et connaisse à nouveau, avant que longtemps soit, des jours heureux.

Vouvry, février 1942.

Léontine BORGEAT-LEVET